SEVILLA. Biblioteca Universitaria

L'Espace Géographique, n° 4, 1974, 273-286.
Doin, 8, place de l'Odéon, Paris-VI[e].

A-3517

EXCMA. DIPUTACION PROVINCIAL Biblioteca ALMERIA

UN « NOUVEAU SUD » EN ESPAGNE : colonisation et pionniers du Campo de Dalias

Christian MIGNON
Université de Clermont-Ferrand

COLONISATION AGRIC.
CULTURE MARAICHÈRE
ESPAGNE
FRONT PIONNIER

RESUME. — Au sud-est de l'Espagne aride, le Campo de Dalias est un remarquable exemple de colonisation agricole réussie. Une *huerta* maraîchère opulente et densément peuplée s'est substituée, en moins de 20 ans, à la steppe; elle apparaît désormais comme l'un des pôles économiques majeurs de l'Andalousie méditerranéenne. Ce succès exceptionnel s'explique dans une large mesure par les modalités originales de la colonisation, qui revêt par bien des traits (immigration massive et spontanée, fièvre de spéculation) le caractère d'une authentique *poussée pionnière*, facilitée par l'attitude libérale des organismes officiels dont l'intervention s'est surtout concentrée sur la mise en place de l'infrastructure technique indispensable (travaux d'irrigation, vulgarisation de procédés de culture inédits).

AGRIC. COLONIZATION
PIONEER FRINGE
SPAIN
VEGETABLE GROWING

ABSTRACT. — *A " new south " in Spain : settling and pioneers of the Campo de Dalias.* In the south-east of arid Spain, the Campo de Dalias is a noteworthy example of successful agricultural settling. Within twenty years, a densely populated and abundant market-gardening *huerta* has taken the place of the steppe and henceforth appears as one of the most important economic poles in mediterranean Andalousia. This uncommon success is, to a wide extent, accounted for by the original methods of settling which, by many features (spontaneous and substantial immigration, feverish speculation), assumes the characteristics of a genuine *pioneer pressure*, made easier thanks to the liberal attitude of the official organizations, the intervention of which was mainly centred on setting up the essential technical substructure (irrigation works, popularization of new methods of cultivation).

En moins de vingt ans, le Campo de Dalias — quelque 300 km² de steppes à peu près désertiques sur le littoral sud de la province d'Almeria — a connu un bouleversement spectaculaire : la population a été multipliée par cinq, la surface régulièrement cultivée l'a été par dix. Une véritable fièvre de conquête, entretenue par des succès éclatants, s'est brutalement emparée de ces solitudes pour les transformer en un énorme chantier de mise en valeur : autrefois symbole de stérilité, elles sont devenues l'image même de la réussite agricole, auréolée de toutes les promesses d'un nouvel Eldorado.

Rien pourtant, il y a un quart de siècle, ne laissait prévoir ici un tel développement. La nature y est particulièrement hostile. C'est, au pied de l'abrupt rectiligne de la Sierra de Gador, une large plaine littorale qui dessine un ample demi-cercle vers le sud, entre deux rentrants jalonnés par les antiques *vegas* d'Almeria à l'est et d'Adra à l'ouest. L'absence de rivière, hormis les *ramblas* à écoulement sporadique, a fait de cette petite unité, sous le climat le plus aride d'Europe (à peine 200 mm de pluie par an en moyenne, une répartition interannuelle extrêmement irrégulière) un pays stérile et vide, abandonné à une médiocre végétation de steppe discontinue, pique-

Diputación de Almería — Biblioteca. Nouveau sud en Espagne, Un. Colonisation et pionniers du Campo de Dalías., p. 1

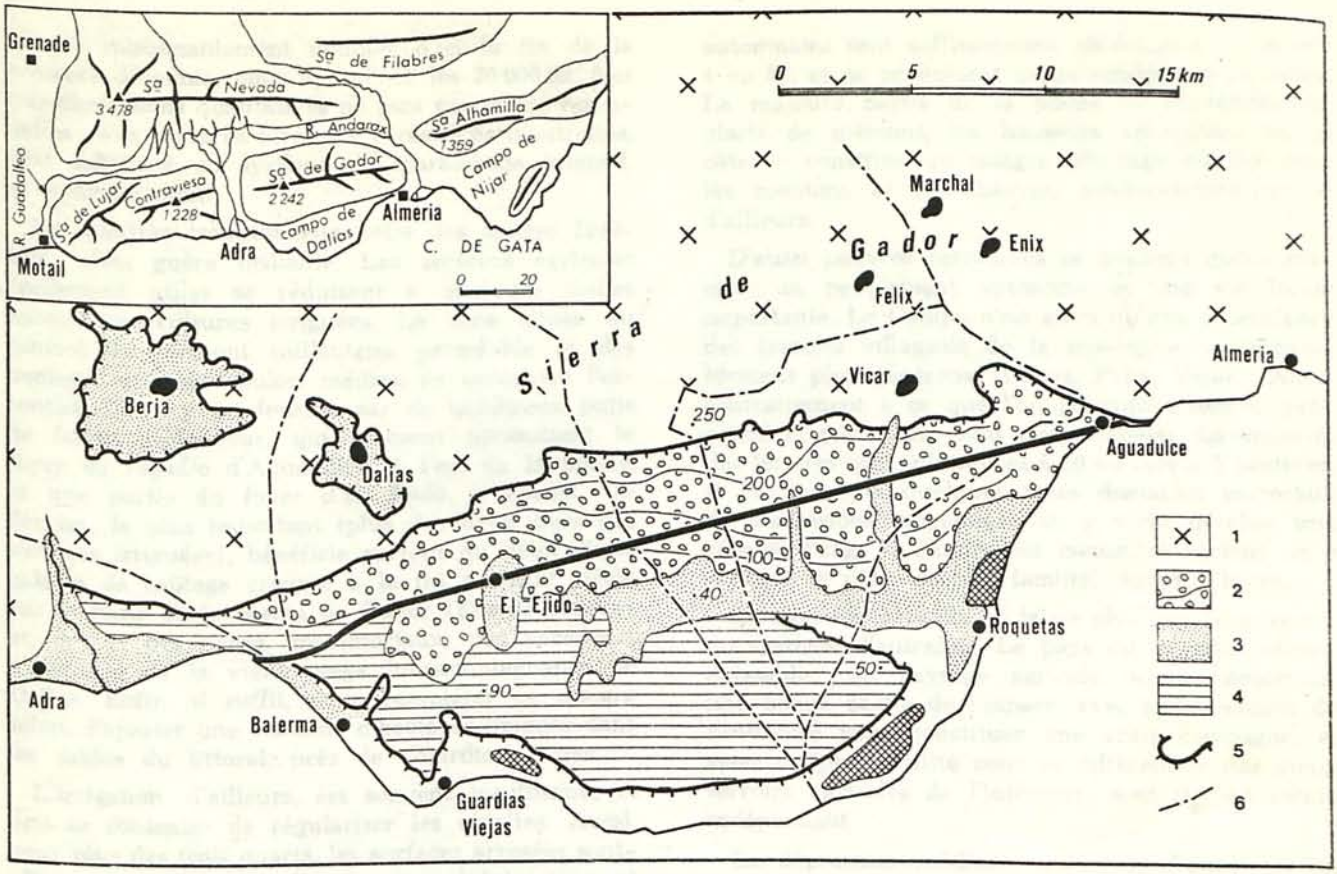

FIG. 1. — *Le Campo de Dalias.*

1. Sierra de Gador : schistes et dolomies. — 2. Glacis de piémont caillouteux. — 3. Alluvions fines argilo-limoneuses. — 4. Plateforme littorale encroûtée. — 5. Escarpement. — 6. Limites communales.

tée ici et là de buissons de jujubiers. Les sols, d'ailleurs, offraient un obstacle décourageant à la mise en valeur : la moitié nord du Campo est occupée par un glacis de piémont recouvert de matériaux torrentiels très grossiers, particulièrement secs et, de plus, encroûtés à l'aval; en bordure du rivage, une longue ondulation anticlinale, soulevant les sédiments miocènes de quelques dizaines de mètres, est en grande partie cuirassée d'une épaisse croûte calcaire; entre ces deux unités répulsives, s'ouvre cependant un couloir sensiblement déprimé dans les marnes et les grès pliocènes, qui offrent de meilleures terres, surtout à l'extrémité des ramblas tapissées de fin limon de décantation. Bien des sols, pourtant, y révèlent des taux de salinité élevés (fig. 1).

La colonisation actuelle constitue donc un pari gagné contre l'aridité, la croûte et le sel. Cependant, la mise en valeur du Campo de Dalias n'est pas seulement un exemple, aujourd'hui banal autour de la Méditerranée, de la conquête organisée d'une plaine côtière grâce à l'irrigation. Par bien des traits originaux, elle rappelle les poussées pionnières décrites dans les régions tropicales (1) : naissance soudaine, *ex nihilo*, d'une campagne humanisée; moyens techniques révolutionnaires; et, surtout, spontanéité de la poussée colonisatrice qui, au-delà des grands travaux entrepris par l'Etat, explique le succès actuel, soutenu par l'appétit effréné de spéculations de tous ordres qui caractérise l'esprit pionnier.

(1) P. MONBEIG, Les franges pionnières, in *Géographie générale* (Encyclopédie de La Pléiade), Paris, NRF, 1966.

I. LES CONDITIONS DE LA CONQUÊTE AGRICOLE.

1. *Une rupture totale.*

Les transformations qui ont affecté la région depuis un quart de siècle n'ont rien laissé subsister des cadres traditionnels. Le bouleversement le plus spectaculaire est d'ordre quantitatif et résulte d'une extension considérable des terres agricoles. La superficie régulièrement cultivée dans les années 1940-1950, atteignait à peine 1 000 ha. Elle est aujourd'hui voisine d'une dizaine de milliers d'hectares et

Diputación de Almería — Biblioteca. Nouveau sud en Espagne, Un. Colonisation et pionniers du Campo de Dalías., p. 2

devrait raisonnablement doubler d'ici la fin de la présente décennie, pour approcher les 20 000 ha. Les transformations qualitatives ne sont pas moins essentielles : aux pauvres formules céréalières d'autrefois, s'est substitué un système de maraîchage intensif, entièrement neuf.

La situation traditionnelle, celle des années 1940-1950, n'est guère brillante. Les secteurs agricoles réellement utiles se réduisent à quelques taches éparses de cultures irriguées. La zone située au contact du piémont caillouteux perméable et des bonnes terres du couloir médian en concentre l'essentiel. L'eau y est fournie par de nombreux puits de faible profondeur, qui arrosent notamment le foyer de *regadío* d'Aguadulce, à l'est de la plaine, et une partie du foyer d'El Ejido, à l'ouest. Ce dernier, le plus important (plus des deux tiers des surfaces irriguées), bénéficie surtout du débit d'une galerie de captage creusée à la fin du XIX^e^ siècle sur le flanc de la Sierra de Gador (Fuente Nueva) et, depuis des temps immémoriaux, des excédents d'arrosage de la vieille vega intramontagnarde de Dalias. Enfin, il suffit, pour compléter ce maigre bilan, d'ajouter une centaine d'hectares irrigués dans les sables du littoral, près de Guardias Viejas.

L'irrigation, d'ailleurs, est souvent insuffisante et doit se contenter de régulariser les récoltes. Aussi, pour plus des trois quarts, les surfaces arrosées sont-elles consacrées essentiellement aux céréales (orge et blé), le reliquat revenant à quelques cultures légumières ou aux treilles à raisin de table, vieille spécialité des vegas intérieures qui a modestement débordé sur la plaine littorale. De plus, la possibilité d'irriguer n'apporte pas, pour autant, la sécurité : propriété du sol et droit d'eau sont souvent dissociés, et l'agriculteur doit parfois renoncer à l'arrosage, à moins de souscrire aux surenchères permanentes que provoque le décalage entre l'offre et la demande.

Le reste du Campo de Dalias, pour plus de 95 % de son étendue, n'est à peu près d'aucune utilité. Les cultures sèches n'ont guère d'intérêt hors des années exceptionnellement pluvieuses : les terres de *ramblas* ne sont ensemencées que si les précipitations automnales sont suffisamment abondantes (1 an sur 4 ou 5), et ne produisent qu'un rendement dérisoire. La majeure partie de la plaine — l'ensemble du glacis de piémont, les hauteurs encroûtées de la côte — constitue un maigre pâturage d'hiver pour les moutons et les chèvres, médiocrement utilisé d'ailleurs.

D'aussi pauvres ressources ne peuvent guère susciter un peuplement autonome et une vie locale importante. Le Campo n'est alors qu'une dépendance des terroirs villageois de la montagne, incomparablement plus généreux (Dalias, Felix, Vicar). Ainsi, contrairement à ce que l'on pourrait attendre, propriété et parcellaire sont très morcelés. La majorité des tenures sont inférieures à 10 ou même 5 hectares, si l'on excepte quelques rares domaines pastoraux de dimensions moyennes : on y vient dérober une récolte d'orge si l'année est bonne, et surtout on y conduit le petit cheptel familial durant l'hiver.

La situation actuelle ne laisse plus rien soupçonner du système d'autrefois. Le pays est devenu méconnaissable : un paysage agricole occupe désormais une bonne partie de l'espace, avec suffisamment de continuité pour constituer une vraie campagne, et assez de personnalité pour se différencier des vieux terroirs agricoles de l'intérieur, dont il s'est rendu indépendant.

La dépression médiane, qui court d'ouest en est entre les deux petits noyaux agricoles préexistants d'El Ejido et Roquetas, est aujourd'hui entièrement gagnée aux cultures. Elle représente la meilleure part des 10 000 ha actuellement colonisés, et le cœur du nouveau Campo de Dalias. Mais, de plus en plus, la poussée agricole déborde le cadre étroit de ce couloir central. Une frange à peu près continue a été colonisée sur la côte occidentale, entre Guardias Viejas et Balanegra. Surtout, les défrichements mordent progressivement sur les espaces bordiers les plus stériles, bourgeonnant à partir des zones déjà mises en valeur, ou apparaissant en îlots au milieu de la steppe encore vide. Ainsi, peu à peu, le glacis caillouteux de piémont, comme les plateformes encroûtées à l'arrière du littoral, sont grignotés, ici et là, en ordre dispersé (fig. 2).

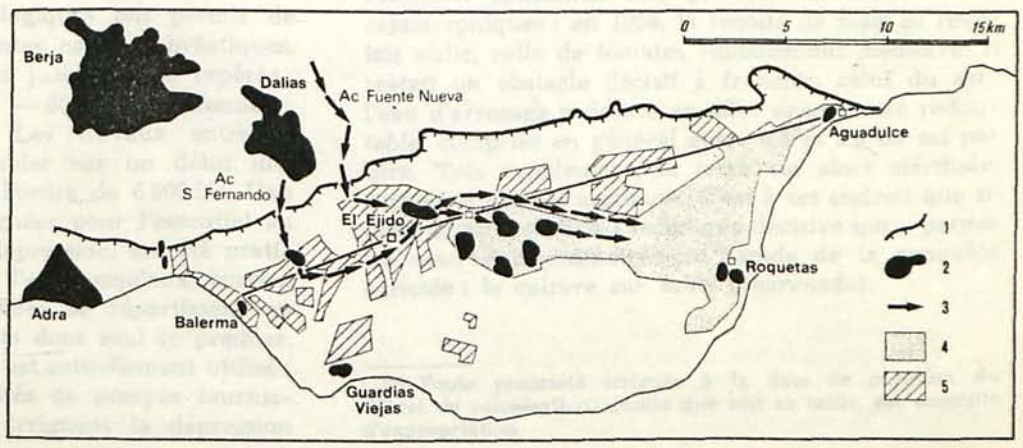

FIG. 2. — *Le développement de l'irrigation.*
1. Escarpement méridional de la Sierra de Gador. — 2. Secteurs irrigués avant 1950. — 3. Canaux anciens. — 4 et 5. Secteurs irrigués depuis 1950 : irrigation par l'I.N.C. (4) ; irrigation privée (5).

Diputación de Almería — Biblioteca. Nouveau sud en Espagne, Un. Colonisation et pionniers du Campo de Dalías., p. 3

L'utilisation des nouvelles terres n'a conservé que peu de traces du système traditionnel. Les labours sont très rares, limités à quelques secteurs incomplètement intensifiés. Seul le développement des treilles à raisin de table, qui s'est affirmé surtout autour d'El Ejido ou sur les sols caillouteux qui frangent la base du glacis de piémont, rappelle une spéculation déjà ancienne. Le système actuel est, en effet, largement dominé par un maraîchage hautement intensif. Le Campo s'est mué en une *huerta* moderne, spécialisée dans la production des légumes de contre-saison (association haricots verts - tomates - poivrons récoltés à l'automne et au printemps). La douceur des hivers et l'abri des serres de plastique, qui se généralisent rapidement, permettent, avec quatre récoltes annuelles, un produit brut annuel pouvant atteindre 100 000 francs/ha (1972). Aussi, les tenures demeurent-elles très petites : 1,5 ha constitue la dimension la plus courante. Il en résulte un paysage surprenant de jardinage moderne : morcellement de minuscules parcelles hérissées de coupe-vent, vastes étendues par endroits, entièrement couvertes d'un toit continu de polyéthylène scintillant. Incontestablement, la stérilité s'est ici muée en richesse.

Le succès spectaculaire de la conquête agricole résulte de la conjonction heureuse de deux séries de facteurs déterminants : une véritable révolution technique a fourni les outils indispensables pour vaincre les obstacles naturels jusqu'ici insurmontables; le surpeuplement des régions voisines a prodigué en abondance les cohortes humaines, décidées et rudes, nécessaires à la mise en valeur.

2. *La « révolution technique » : irrigation et culture sur sable.*

La maîtrise de l'eau, en premier lieu, constituait un préalable sans lequel rien n'était possible. L'essentiel du mérite en revient à l'Institut National de Colonisation (INC), organisme d'Etat qui, seul, pouvait dégager les moyens suffisants à une telle entreprise. Depuis 1941, date à laquelle le Campo de Dalias est déclaré « zone d'intérêt national », différentes études hydrogéologiques ont permis de vérifier l'existence d'abondantes nappes phréatiques. Deux niveaux essentiels ont jusqu'ici été repérés : l'un se situe entre — 50 et — 60 m de profondeur, le second vers — 200 m. Les travaux entrepris par l'INC permettent de tabler sur un débit immédiatement exploitable de l'ordre de 6 500 l/s. Une centaine de perforations, alignées pour l'essentiel au niveau du contact piémont-dépression, ont été pratiquées depuis Aguadulce à l'est jusqu'aux confins occidentaux de la plaine. Elles se répartissent en fait en deux groupes distincts dont seul le premier, dans la moitié est du Campo, est actuellement utilisé : une soixantaine de puits dotés de pompes fournissent quelques 3 400 l/s qui irriguent la dépression médiane (secteurs I, II, III - 1 de l'INC). Le second ensemble, à l'ouest, est en cours d'équipement. Il permettra bientôt de dominer la partie inférieure du glacis de piémont (secteur V), et une partie des plateformes encroûtées du littoral (secteur III - 2). L'arrosage de la plupart des territoires restants est prévu à moyen terme (secteurs V et VI) grâce à de nouveaux pompages et à la construction d'un barrage-réservoir sur le rio Adra (20 km au NO), dont les eaux seraient dérivées vers le Campo. La conquête de la seule zone jugée irréductible, entre El Ejido et la mer, peut même être envisagée depuis que de récents sondages profonds ont mis à jour d'abondantes venues d'eaux chaudes. Les dernières réserves pourraient ainsi être levées, et la totalité du Campo mise en valeur (fig. 3).

Pour l'heure, l'INC pourvoit directement en eau quelque 6 000 ha sur les 12 000 officiellement prévus. L'Institut ne possède pas, cependant, le monopole de la mise en valeur hydraulique, et il serait injuste de lui en réserver tout le mérite. L'initiative privée, celle d'une foule de petits propriétaires isolés ou associés, a apporté une contribution importante à la maîtrise de l'eau. Elle est seule responsable des 3 000 ha actuellement irrigués sur le piémont ou sur la côte, ainsi que dans le secteur d'El Ejido; elle a aussi partout précédé l'irrigation officielle dans les périmètres aujourd'hui dominés par l'INC : l'importance globale des travaux des particuliers n'est sans doute pas loin d'égaler celle des résultats actuels de la colonisation officielle. Pour la seule moitié occidentale du Campo, celle qui correspond à la commune de Dalias, on recensait 46 puits privés en 1958, 130 en 1970, et on estime leur nombre à près de 200 en 1973. Il importe, toutefois, de souligner que c'est encore la colonisation officielle qui, indirectement, a provoqué cette fièvre de l'eau : en laissant peser le risque d'une éventuelle expropriation des terrains insuffisamment productifs, elle a poussé les propriétaires à valoriser leur terre au mieux, de façon à les exclure de tout danger de saisie (2). L'INC reste donc, par ce biais, le principal instigateur de l'aménagement hydraulique du Campo.

Si la maîtrise de l'eau constituait une condition indispensable de la mise en valeur agricole, il fallut pourtant très vite admettre qu'elle n'en était pas la condition suffisante. Les premiers résultats furent catastrophiques : en 1956, la récolte de maïs se révélait nulle, celle de tomates ridiculement médiocre. Il restait un obstacle décisif à franchir, celui du sel : l'eau d'arrosage présente en effet une salinité redoutable, comprise en général entre 0,5 et 2 g de sel par litre. Très rapidement, la terre est alors stérilisée, surtout si elle est argileuse. C'est à cet endroit que se place la « révolution » technique décisive qui a permis un essor extraordinairement rapide de la conquête agricole : *la culture sur sable* (*enarenado*).

(2) Toute propriété irriguée à la date de parution du décret de colonisation, quelle que soit sa taille, est exempte d'expropriation.

Diputación de Almería — Biblioteca. Nouveau sud en Espagne, Un. Colonisation et pionniers du Campo de Dalías., p. 4

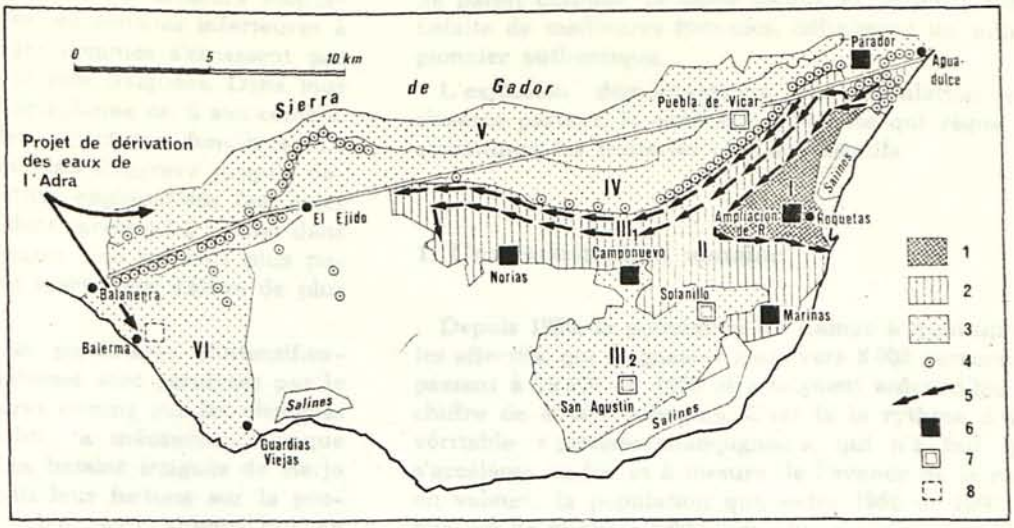

FIG. 3. — *Les travaux de l'Institut National de Colonisation en 1973.*

1. Zone irriguée entre 1950 et 1960 (I). — 2. Zones irriguées entre 1960 et 1970 (II-III$_1$). — 3. Zones en voie d'irrigation (III$_2$-IV-V-VI). — 4. Puits de l'I.N.C. — 5. Canaux. — 6. Villages de colonisation habités. — 7. Villages de colonisation encore inhabités. — 8. Villages de colonisation projetés.

Le procédé consiste à étendre sur le sol labouré une double couche, de fumier d'abord, sur une dizaine de centimètres, puis de sable de plage préalablement lavé et trié, sur une épaisseur identique : le sol cultivé devient ainsi totalement artificiel. Les avantages en sont considérables. En premier lieu, disparaissent intégralement tous les risques de salinité : on peut récolter, avec d'excellents résultats, des plantes sensibles au sel arrosées avec des eaux très dures. Le dernier obstacle qui paralysait la mise en valeur est ainsi levé, ouvrant des perspectives immenses.

De plus, d'autres faveurs s'ajoutent à ce premier bienfait : les capacités calorifiques combinées du sable et du fumier permettent à la fois d'accroître les rendements et d'avancer les récoltes de plusieurs semaines par rapport aux champs normaux, favorisant la spécialisation maraîchère. L'économie d'eau est importante et peut atteindre jusqu'à 50 % du volume habituellement utilisé. Le principal inconvénient du système, hormis son coût élevé (il faut changer régulièrement sable et fumier), est que, en augmentant anormalement la température au sol, il interdit presque les cultures de saison chaude. Ainsi, le maraîchage de contre-saison représente-t-il un système aussi bien dicté par les nécessités techniques que par les sollicitations économiques.

L'origine du procédé demeure obscure et auréolée de légende. Il aurait été découvert sur la côte grenadine à la fin du XIX^e siècle ; mais les véritables débuts de son développement, dans les petites plaines immédiatement voisines, ne remontent pas au-delà des années d'après-guerre. Le mérite d'avoir expérimenté scientifiquement ses vertus, puis d'avoir favorisé son expansion, revient encore aux techniciens de l'INC : après l'échec des premières tentatives d'irrigation, ceux-ci équipent de la sorte, dès 1959, une centaine d'hectares répartis sur les terres des premiers colons. Le succès immédiat a assuré l'expansion rapide de cette technique aussi bien sur les tenures aménagées par l'Institut que sur celles des particuliers. Une fois encore, l'initiative des techniciens officiels se prolonge par une vive expansion spontanée : dès 1963, un millier d'hectares sont « enarenados » (3), 5 000 au moins en 1973, recouvrant indifféremment sols salins et terres fertiles.

Lors de la dernière décade, les principaux obstacles à la mise en valeur étaient donc levés successivement. Avec la généralisation de l'enarenado, les problèmes pédologiques eux-mêmes deviennent très secondaires. Il suffit que le sol qui sert de plancher à la couverture sableuse soit labourable et pas trop perméable. Aussi, l'existence d'encroûtements calcaires ne constitue plus un handicap sérieux : sur les terres qu'il aménage, l'INC les fait « sauter » sur de vastes surfaces; les particuliers, quant à eux, préfèrent souvent acheter quelques camions de limon argileux, puisé dans des carrières nouvellement ouvertes, et en recouvrir la carapace calcaire.

3. *Un réservoir de main-d'œuvre.*

Par delà les nouveautés techniques qui ont permis son développement, la rapidité du succès agricole s'explique aussi, dans une large mesure, par des conditions démographiques régionales extrêmement favorables. Le surpeuplement croissant des campagnes voisines — vieilles vegas de Dalias, Berja, Adra, Almeria, montagnes du Sud-Est grenadin — a trouvé dans la colonisation du Campo un exutoire opportun.

En effet, soutenues par un accroissement naturel vigoureux, les populations rurales de ces régions ne cessent de s'accroître jusque dans les années 1950 (4).

(3) J. BOSQUE MAUREL, El cultivo en huertos enarenados en la costa mediterranea entre Almería y Málage. *Aportación española al XX^e Congreso Internacional*, 1964.

(4) Ch. MIGNON, Notes sur l'évolution récente de la population en Andalousie orientale. *Méditerranée*, 1970, n° 4.

Diputación de Almería — Biblioteca. Nouveau sud en Espagne, Un. Colonisation et pionniers du Campo de Dalías., p. 5

Il n'est pas alors, même dans les secteurs montagnards les plus défavorisés, de densités inférieures à 50 hab./km², tandis que les hommes s'entassent par milliers dans les petites plaines irriguées. Dans tous les cas, la surcharge démographique est à son comble, comme l'émiettement des structures foncières. Le microfondisme partout exclusif s'aggrave jusqu'à devenir intolérable : les petites exploitations familiales de Haute Alpujarra excèdent rarement 2 à 3 ha; dans les vieilles vegas, les tenures sont souvent plus petites encore; la masse des journaliers s'élève de plus en plus.

Or, presque partout, les possibilités d'intensification sont infimes. Les systèmes sont paralysés par le morcellement des structures comme par les obstacles naturels (pentes impossibles à mécaniser, manque d'eau, sols médiocres). Les bassins irrigués de Berja ou Dalias, qui avaient bâti leur fortune sur la production des raisins de table, sont aujourd'hui en pleine crise : les rendements baissent, conséquence d'un siècle de monoculture; les prix stagnent et mettent en péril la masse des micro-exploitations. La situation est plus difficile encore en Haute Alpujarra : l'isolement, le climat, la pente ne permettent guère de spécialisation rentable. La polyculture vivrière, comme l'élevage, sont en voie d'abandon. Plus bas, le vignoble de la Costa, sur les flancs de la Contraviesa, connaît des difficultés au moins aussi graves.

Pressée par les nécessités les plus immédiates, toute cette paysannerie est contrainte depuis 1950 à l'émigration : exil temporaire vers les villes industrielles de l'Europe du Nord-Ouest, départs définitifs en Catalogne aussi. La population s'effondre partout : très souvent, le rythme des pertes atteint 30 % pour la seule décennie 1960-1970.

A toutes ces familles acculées à la misère, sans autre solution que l'exode, la conquête agricole dans le Campo de Dalias procure une magnifiique issue, au moment même où la nécessité se faisait la plus pressante. L'élan pionnier y puise ses forces vives. La population montagnarde fournit aujourd'hui les équipes de saisonniers indispensables pour les travaux agricoles de pointe, elle alimente surtout l'essentiel du peuplement des nouvelles terres. Un énorme réservoir de main-d'œuvre animé d'une volonté farouche de réussite, au prix même des sacrifices les plus durs, s'offre à la colonisation. La mise en valeur du Campo a ainsi trouvé en masse les hommes dotés des qualités nécessaires à une telle entreprise. Son succès leur est en grande partie redevable.

II. LA POUSSÉE PIONNIÈRE.

Malgré ses réussites déjà bien établies, la conquête du Campo est loin d'être achevée : de vastes territoires restent encore à gagner aux cultures, les systèmes de production eux-mêmes sont en perpétuelle évolution. Cette création permanente où jamais rien ne paraît définitif, la quête fébrile et toujours insatisfaite de meilleures formules, définissent un milieu pionnier authentique.

L'explosion démographique, la spéculation qui s'exerce partout, la confusion fiévreuse qui règne en constituent les traits les plus significatifs.

1. *Une immigration massive.*

Depuis 1950, la population du Campo a quintuplé : les effectifs, qui stagnaient alors vers 8 000 personnes, passent à 18 600 en 1960 et atteignent aujourd'hui le chiffre de 40 000 habitants. C'est là le rythme d'une véritable « poussée-champignon », qui n'a fait que s'accélérer au fur et à mesure de l'avance de la mise en valeur : la population qui, entre 1950 et 1960, se gonflait de quelque 1 000 individus par an, augmente, depuis, à la cadence de plus de 1 700 personnes par an.

Ce demi-désert d'autrefois supporte actuellement des densités humaines supérieures à 130 hab./km², alors même que la mise en valeur ne touche encore que le tiers de son étendue. Le couloir médian, une partie du piémont et du littoral, ont été semés d'une myriade de nouvelles habitations, tandis que les pauvres bourgades de Roquetas et El Ejido se sont trouvées promues au rang de villes, atteignant respectivement 5 000 et 7 000 habitants.

L'immigration est évidemment à l'origine de cette formidable croissance. Massive et soutenue, elle a très vite submergé la modeste population locale, et fondu dans un même creuset la foule diverse des nouveaux arrivants, réunis par les mêmes soucis d'une installation diffiicile et le même espoir d'une réussite rapide.

Le recrutement, cependant, reste surtout régional. Les deux-tiers des immigrants de la décennie 1960-1970 proviennent de l'arrière-pays montagnard. L'aire d'attraction maximale dessine un quart de cercle d'une centaine de kilomètres de rayon au NO du Campo, et se réduit, à l'est, à quelque 50 km de profondeur. Les limites en sont assez rigoureusement circonscrites : elles suivent au nord la ligne de crêtes de la Sierra Nevada, à l'ouest le Valle de Lecrin qui relie Grenade à Motril, soit, en gros, la moitié orientale des Chaînes bétiques andalouses (quart sud-est de la province de Grenade et moitié sud de celle d'Almeria). Au-delà, l'influence du Campo diminue très rapidement vers Malaga, de plus en plus tourné vers le tourisme, aussi bien que dans les hautes plaines intrabétiques et le nord de la province d'Almeria, déjà attirés par Murcie : seules les vieilles vegas surpeuplées de Grenade et Guadix envoient des contingents importants (fig. 4).

A l'intérieur même de cette zone d'attraction dominante, plusieurs foyers migratoires s'individualisent.

Une auréole proche, constituée par les communes limitrophes, fournit 1/5 de l'immigration totale, en

Diputación de Almería — Biblioteca. Nouveau sud en Espagne, Un. Colonisation et pionniers du Campo de Dalías., p. 6

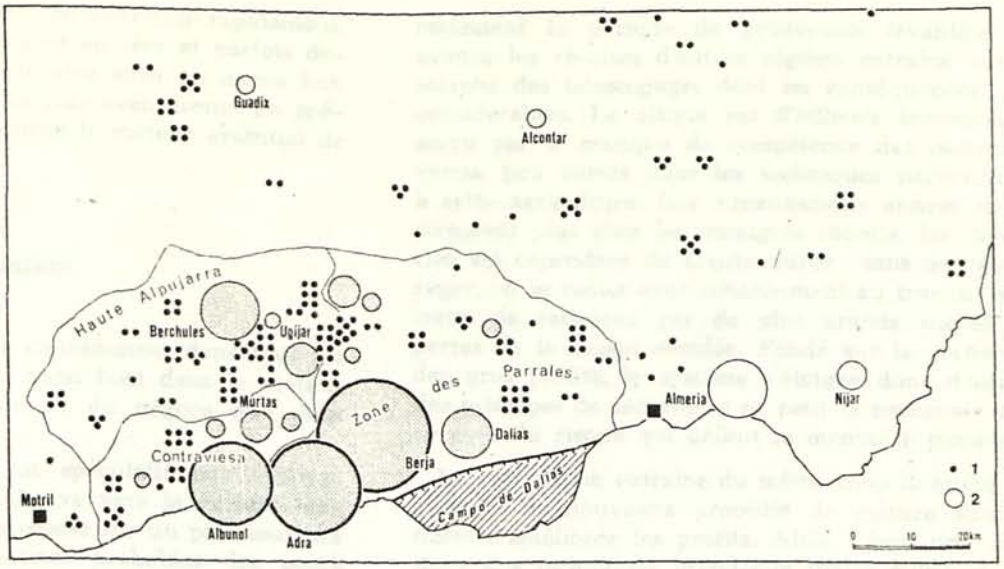

FIG. 4. — *L'émigration régionale vers le Campo de Dalias, par communes (1960-1970).*

1. 5 émigrés. — 2. Plus de 50 émigrés.

provenance surtout des petits bassins d'irrigation traditionnelle de la côte ou de l'arrière-pays immédiat. Adra, Almeria, mais surtout Dalias et Berja, sièges de la monoculture décadente du raisin de table, envoient des cohortes considérables vers le Campo.

Le réservoir essentiel se situe dans la montagne : c'est toute l'Alpujarra grenadine ou almeriense qui se déverse sur le littoral (59 % de l'immigration totale). Les zones les plus élevées et déjà sèches de la Sierra Nevada orientale sont les plus généreuses; plus bas, la chaîne côtière de la Contraviesa, maigre et aride, vouée à la fatalité d'un *secano* viticole aujourd'hui en péril, constitue un autre pôle majeur d'émigration.

Ainsi, la haute et moyenne montagne sèche, la zone traditionnelle et vieillie des *parrales*, les proches vegas littorales surpeuplées sont normalement affectées le plus intensément par l'attraction des nouvelles terres. Toutefois, l'influence du Campo ne se borne pas aux seules régions voisines. Des courant plus lointains y drainent des immigrants venus de la plupart des provinces d'Espagne, et même de l'étranger. Leur nombre, modeste encore — quelques centaines dans les dernières années —, paraît s'accroître régulièrement.

Les arrivées les plus nombreuses proviennent de l'Andalousie latifondiaire (Jaën, Séville, Cadix), du Levant (Valence, Murcie) et des régions castillanes (Madrid, Ciudad Real). La plupart des étrangers arrivent des pays de l'Europe du Nord-Ouest, accessoirement d'Afrique du Nord ou d'Amérique latine. On note, par exemple, l'installation de quelques ex-coloniaux belges, mais surtout celle de familles françaises essentiellement originaires des *huertas* comtadines ou roussillonnaises, venues tenter leur chance après avoir vendu en France de petites exploitations en difficulté : tous sont arrivés après 1969-1970, et il n'est pas impossible de penser qu'il s'agit là des débuts d'un courant de délestage des vieilles huertas du Midi de la France.

Dans l'ensemble, c'est là une immigration de pauvres gens. La plupart proviennent directement de milieux ruraux misérables. Une écrasante majorité d'entre eux (70 %) trouvent à leur arrivée un emploi agricole. Les plus nombreux, 40 % du nombre total des immigrants, sont totalement désargentés et s'installent comme ouvriers agricoles, à la tâche. Certains cependant (30 % des immigrants) débutent immédiatement comme exploitants et s'essaient à leurs risques à des techniques toutes nouvelles pour eux : quelques-uns deviennent métayers, les autres, pourvus d'un modeste pécule issu de la vente de leur propriété familiale, achètent aussitôt un petit lopin. Enfin, 30 % des immigrants trouvent des emplois hors de l'agriculture. Ils fournissent la main-d'œuvre des activités nouvelles induites par l'essor de la production maraîchère et la croissance démographique : la construction, les transports, les commerces de tous ordres attirent fréquemment les nouveaux-venus. Beaucoup d'entre eux deviennent maçons, manutentionnaires chez les négociants en légumes, parfois conducteurs de camions.

En général, ce sont des familles entières qui arrivent dans le Campo : jeunes ménages accompagnés de nombreux enfants et, parfois aussi, des vieux parents. La plupart des immigrants ont entre 15 et 40 ans, mais le tiers d'entre eux sont des enfants de moins de 15 ans. Souvent, d'ailleurs, le départ est préparé par quelques séjours antérieurs dans le Campo : le père vient d'abord comme saisonnier, prend contact, puis, peu après, décision arrêtée, vient s'installer définitivement comme journalier. Mais fréquemment, ce n'est que dans un troisième temps, une fois aplanies les plus grosses difficultés d'installation, que femmes et enfants viennent le rejoindre.

Cette puissante vague d'immigration, qui entretient un brassage permanent, ne pourrait s'expliquer qu'imparfaitement par le seul souci de fuir la misère ou de conjurer le chômage. L'attraction extraordinaire du Campo résulte tout autant de l'espoir, com-

Diputación de Almería — Biblioteca. Nouveau sud en Espagne, Un. Colonisation et pionniers du Campo de Dalías., p. 7

mun à tous les immigrants, de s'enrichir rapidement. Les réussites antérieures sont enviées et parfois devenues légendaires. Chacun vise ainsi un même but, qui autorise les risques les plus aventureux. La spéculation, finalement, constitue le moteur essentiel de la poussée pionnière.

2. *La fièvre de spéculation.*

La spéculation s'exerce couramment dans tous les secteurs de la vie locale, aussi bien dans le secteur de la production agricole ou du négoce que dans celui du marché foncier.

Le système agricole est spéculatif par essence. L'orientation presque exclusive vers la culture maraîchère de contre-saison repose sur un pari toujours incertain sur les fluctuations probables des cours nationaux ou internationaux. Il s'agit de prévoir avec exactitude le moment propice où, faute d'approvisionnement suffisant, les prix « flambent » sur le marché. Le Campo bénéficie d'ailleurs, pour ce jeu, d'avantages considérables : les conditions climatiques exceptionnelles (températures moyennes de 12°5 C en janvier, ensoleillement annuel de plus de 3 000 heures) permettent ici, mieux que nulle part ailleurs, des récoltes en n'importe quelle saison. Dégagé de toute contrainte naturelle, le système est donc intégralement fondé sur le calcul, la justesse des prévisions.

Actuellement, le problème consiste à obtenir le gros des récoltes au cœur de l'hiver et au début du printemps, de février à mai selon les légumes. Le marché est libre alors de toute concurrence entre la fin des livraisons levantines, surtout automnales (Valence-Murcie produisent des tomates jusqu'en janvier), et le début des gros apports de fin de printemps en provenance de la plupart des régions maraîchères. Les récoltes principales de tomates et haricots verts se placent donc en mars et sont écoulées surtout sur le marché espagnol; l'exportation vers l'Europe du Nord-Ouest absorbe, par contre, une bonne part des produits d'automne (novembre) et du début printemps (mai). La culture de pleine saison est au contraire inconnue : l'été est, dans le Campo, une période de repos agricole quasi-absolu.

Un autre aspect de la spéculation agricole consiste à miser sur de nouvelles productions, temporairement rémunérées à des cours très élevés. Ainsi, à côté de la trilogie tomate-haricot-poivron, ont été développées les cultures d'aubergines et surtout de concombres. Ces derniers ont procuré d'abord de tels bénéfices qu'un véritable engouement s'est produit en leur faveur... entraînant, faute d'une prospection parallèle de nouveaux débouchés, la chute des cours dans les dernières années, et le recul de leur culture.

Malgré une certaine souplesse et les faveurs du climat, le système n'est donc pas sans dangers : une erreur d'appréciation, même légère, peut être catastrophique. Un hiver trop clément qui prolonge anormalement la période de production levantine ou avance les récoltes d'autres régions entraîne sur le marché des télescopages dont les conséquences sont considérables. Le risque est d'ailleurs énormément accru par le manque de compétence des nouveaux venus, peu versés dans les techniques particulières à cette agriculture. Les « mauvaises » années ne se comptent plus chez les immigrés récents. La déception est cependant de courte durée : sans se décourager, on se remet avec acharnement au travail, soucieux de rattraper par de plus grands succès les pertes de la saison écoulée. Fondé sur la recherche des gros profits, le système s'éloigne donc d'autant des principes de sécurité et ne peut se concevoir sans ce goût du risque qui définit la mentalité pionnière.

La spéculation entraîne du même coup la quête incessante de nouveaux procédés de culture susceptibles d'améliorer les profits. Ainsi, l'évolution continue des techniques prend-elle figure d'une course à la précocité et aux rendements. La première étape en a été représentée par la généralisation de l'usage du sable, « grande affaire » des années 1960-1965, qui a permis de centrer les récoltes sur les mois de mars-avril et d'augmenter considérablement les productions. L'essentiel des cultures maraîchères est aujourd'hui en enarenado. La période actuelle est, à son tour, dominée par la progression fulgurante des serres de plastique, qui entraîne d'énormes avantages : possibilité d'avancer les principales productions en janvier-février, augmentation importante des rendements, multiplication des récoltes. Aussi le Campo est-il en train de se couvrir de plastique au point de devenir la première région espagnole de cultures sous abris. Le mouvement a débuté en 1969 seulement, où 25 hectares à peine étaient équipés pour l'ensemble de la côte d'Almeria; 600 hectares déjà étaient couverts dès l'année suivante dans le seul Campo qui aujourd'hui, en 1973, concentre quelques 1 000 hectares de serres. De toute évidence, le mouvement n'en restera pas là : on évoque maintenant la possibilité du chauffage d'appoint...

Les activités commerciales sont également à l'origine d'opérations fructueuses.

Les nouveaux besoins de la production maraîchère ont suscité la naissance de négoces inédits. On spécule désormais sur les ventes de sable, de terre, de fumier. Tel propriétaire de beaux champs limoneux à l'aval des ramblas préfère ouvrir une carrière d'argile plutôt que de persévérer dans la production agricole : la vente du limon utilisé pour créer de nouveaux terrains de culture dans les secteurs encroûtés procure des revenus extrêmement lucratifs (prix actuel de l'ordre de 100 pesetas le m^3). L'énorme consommation de fumier a également provoqué l'organisation d'un trafic particulièrement rémunérateur depuis les régions montagneuses. Le sable enfin, nécessaire en quantité pour la confection et l'entretien des enarenados, est extrait de la plage. Les gros besoins situés en été, morte-saison agricole dont on profite pour renouveler le « sol », coïncident avec la période touristique. L'extraction est alors inter-

Diputación de Almería — Biblioteca. Nouveau sud en Espagne, Un. Colonisation et pionniers du Campo de Dalías., p. 8

dite : les prix flambent au bénéfice de quelques spéculateurs qui ont su auparavant constituer des stocks importants.

Mais c'est surtout l'écoulement de la production maraîchère qui se prête le mieux aux manœuvres les plus lucratives. Le rouage essentiel du système est représenté par l'*alhondiga*, magasin réduit à un simple local couvert, où sont mis en contact tous les petits producteurs qui présentent leurs lots et les divers acheteurs, grossistes ou exportateurs. Le personnage central est l'*alhondigista*, maître de céans qui conduit les tractations par un procédé d'enchères à la baisse et bénéficie pour cela d'un pourcentage (voisin de 5 %) sur les ventes. De plus, l'*alhondigista* joue auprès des paysans le rôle essentiel de distributeur d'engrais, semences, produits phytosanitaires remboursés avec intérêt en fin de saison, ainsi que de prêteur pour les gros frais de campagne. Aussi, la masse des petits paysans est-elle dans une position de dépendance vis-à-vis de l'*alhondigista*. Ce dernier utilise son avantage de débiteur et réalise souvent de mirobolantes affaires. Seul à disposer d'informations sérieuses sur les cours pratiqués sur les grandes places espagnoles ou étrangères, il fixe en fait à sa guise le montant des mises à prix. Bien plus, la conduite des enchères se prête à toutes les manipulations frauduleuses : l'*alhondigista* peut arrêter la vente à son gré et il arrive même souvent que la somme versée au paysan soit largement inférieure à celle qui avait été fixée lors de la criée. Tout repose en fait sur la collusion entre *alhondigista* et acheteurs. La complicité est souvent flagrante, la pratique des pots de vin de notoriété publique. Or, ces pratiques se perpétuent impunément faute de contrôles et surtout parce que le paysan, endetté auprès de l'*alhondigista*, est à sa merci, obligé de lui livrer sa récolte : bien des caractères qui rappellent le négoce de traite et procurent à l'intermédiaire de généreux bénéfices. La meilleure preuve en est la prolifération extraordinaire des alhondigas : une soixantaine en 1970, 89 en 1973 !

Le marché foncier, enfin, constitue par excellence le domaine de la spéculation où s'édifient les fortunes les plus rapides et les gains les plus spectaculaires. Tous y participent, de l'agent immobilier au petit paysan, du commerçant à l'aventurier.

La spéculation est nourrie par la plus-value considérable qu'ont acquise les terres du Campo depuis les premiers travaux d'irrigation. La plupart d'entre elles, jusqu'alors sans intérêt, atteignent des prix fabuleux. Même dans ses secteurs jugés les plus stériles, l'ensemble de la région bénéficie de cette montée continue des valeurs foncières qui, depuis 1950, n'est sans doute nulle part inférieure à un taux de 1 000 %. Cependant, les hausses les plus brutales portent essentiellement sur les terrains encore incultes inclus dans un périmètre où l'irrigation est prévisible à court terme. Les records appartiennent également aux parcelles situées près des routes, recherchées aussi bien comme terre à bâtir que comme terre agricole. Enfin, de plus en plus, par suite de l'augmentation récente du prix de la main-d'œuvre et des matériaux, la demande tend à se concentrer sur les champs préalablement aménagés en enarenado et prêts à une mise en culture immédiate.

La plus-value foncière peut être évaluée à partir des enquêtes de l'INC, réalisées à différentes périodes durant les deux dernières décennies. Ainsi, une terre d'excellente qualité, mais totalement dépourvue d'eau, valait déjà 20 000 pesetas l'hectare en 1958, 36 000 en 1963 et jusqu'à 150 000 en 1970. Les terrains irrigués ont pu passer, entre 1963 et 1970, de 180 000 à 750 000 pesetas l'hectare (5). Aujourd'hui, les valeurs moyennes se situent entre 30 000 et 60 000 pesetas/ha pour les terres « blanches », c'est-à-dire non irriguées, de 400 000 à 700 000 pesetas/ha pour les terres dotées d'un droit d'eau ou d'un puits, et de 800 000 à 1 000 000 de pesetas pour les champs arrosés et aménagés en enarenado.

Ainsi, le marché foncier est-il extraordinairement animé. Les transactions sont innombrables, s'enchaînent sans fin sur les mêmes parcelles, qui peuvent changer de mains plusieurs fois en quelques mois. La presque totalité d'entre elles sont purement privées et ne font intervenir que les deux parties. Une simple signature scelle la vente et les conditions du crédit qui, la plupart du temps, est consenti à l'acheteur. Aucun acte n'authentifie la transaction, qui n'est pas non plus enregistrée. L'avantage d'une telle formule, malgré les risques évidents qu'elle comporte, est d'éviter les frais notariaux ou administratifs, de supprimer les retards de la bureaucratie. Le système bénéficie de la sorte d'une extrême souplesse et favorise grandement la mobilité extraordinaire de la propriété. Ce n'est que lorsque l'acquisition paraît définitive, au bout de 5 ou 10 changements de mains successifs parfois, qu'un acte authentique peut être dressé devant notaire. Tous les acheteurs-vendeurs, d'un bout à l'autre de la chaîne, depuis le premier bailleur jusqu'à l'acquéreur final, se retrouvent à l'étude notariale où, après règlement du contentieux existant entre les divers maillons intermédiaires, l'acte officiel est enfin signé entre le propriétaire originel et le dernier acheteur.

Un tel système interdit malheureusement toute possibilité de mesure exacte du volume des transactions. Les administrations concernées, Cadastre ou Registre de la propriété, demeurent dans l'ignorance complète de ces affaires. Aussi doit-on se borner à des estimations incertaines : pour la période actuelle, 5 000 à 6 000 ha changeraient chaque année de propriétaire ! Chiffre presque incroyable pour une région dont la superficie totale n'est que de 30 000 ha et qui montre que, en fait, la majorité de la population est concernée.

La participation au marché foncier est donc largement ouverte et il est peu de personnes à n'avoir pas été touchées à un moment ou un autre par le commerce de la terre. Mais, selon les cas, les buts visés

(5) En 1973, la peseta équivalait à environ 8,5 centimes.

Diputación de Almería — Biblioteca. Nouveau sud en Espagne, Un. Colonisation et pionniers du Campo de Dalías., p. 9

et les moyens disponibles diffèrent grandement : parmi les intéressés, plusieurs catégories, aux limites d'ailleurs incertaines, peuvent être distinguées.

Un premier groupe, à l'origine même de l'énorme demande foncière qui s'est portée sur le Campo, est constitué par les immigrants. Pour ceux-ci la réussite passe par l'achat d'une exploitation agricole; il n'y a pas en général, au départ du moins, de volonté délibérée de spéculation. Au contraire, ils représentent pour les véritables spéculateurs une clientèle idéale, souvent facile à berner car mal informée des réalités du Campo et des subtilités du marché. Certains, pourvus de quelque argent après liquidation de la propriété familiale au village d'origine, se portent acquéreurs dès leur arrivée. Il en est même qui, totalement démunis, se risquent sans attendre dans les achats à crédit, hypothéquant les futures récoltes. Pour ceux-là, le risque est maximal. Beaucoup, en fait, patientent quelques années, amassant un pécule comme salarié agricole ou comme métayer, prenant peu à peu la mesure du milieu. Après quoi, progressivement, au rythme des bénéfices accumulés, ils se constituent, lopin après lopin, la propriété nécessaire.

Le second groupe, celui des spéculateurs, est théoriquement moins nombreux dans la mesure où le commerce de la terre suppose des capitaux. En fait, il se gonfle considérablement d'une foule de spéculateurs occasionnels attirés par l'appât de gains rapides et facilement acquis. Aussi se recrute-t-il dans toutes les catégories sociales et professionnelles de la région. Les petits paysans immigrés eux-mêmes, dès qu'ils sont adaptés au milieu, ne manquent pas de hardiesse et participent nombreux, grâce au jeu du crédit, à une multitude de transactions, de faible ampleur en général mais qui, par leur nombre, constituent une part importante du marché. Bien des réussites de pauvres gens sont dues autant à quelques bonnes affaires foncières qu'aux seules vertus agricoles des intéressés.

Citons, par exemple, le cas de cet immigré de fraîche date, contremaître sur une exploitation maraîchère, mais pourvu d'un capital issu de la vente de la propriété familiale au village d'origine; de 1969 à 1973, notre homme n'a pas participé à moins de 5 opérations :

— 1969 : achat de 11 000 m² d'enarenado pour 300 000 pesetas;

— 1970 : les 11 000 m² sont revendus pour 400 000 pesetas à un acquéreur étranger à la région, dont il devient fermier;

— 1971 : achat de 9 000 m² non aménagés mais bien situés près de la route nationale, au prix de 500 000 pesetas;

— janvier 1973 : vente des 9 000 m² pour 765 000 pesetas;

— juin 1973 : achat de 3 800 m² « en blanc » pour le prix de 152 000 pesetas.

En même temps fermier et exploitant direct, l'intéressé envisage d'acheter très rapidement 4 000 m² nouveaux, puis, peu à peu doté d'une trésorerie confortable, de devenir totalement indépendant. Les 150 petits propriétaires voisins, issus du lotissement de la même vaste parcelle de pâturage depuis 1966, agissent de façon identique... Il faut noter cependant que, dans ce cas, la spéculation foncière intervient moins comme une fin que comme un simple moyen de financer plus rapidement l'agrandissement de l'exploitation agricole, qui reste le but ultime.

Toute autre est la mentalité des spéculateurs véritables, professionnels des transactions foncières qui, parfois, ont pu réaliser des fortunes considérables. Parmi eux, beaucoup de membres des professions non agricoles ont recherché d'abord un fructueux placement à des capitaux disponibles, et se contentent des revenus, d'ailleurs élevés, du métayage. De nombreux propriétaires d'alhondigas, de petits commerçants, des membres des professions libérales d'Adra et surtout d'Almeria mettent ainsi en valeur de multiples exploitations. Mais il est fréquent aussi qu'ils se laissent tenter par le trafic de terres, sans toutefois en faire l'essentiel de leurs activités.

La spéculation foncière systématique et à grande échelle est, par contre, animée par de véritables aventuriers, d'origines fort diverses, souvent peu scrupuleux mais doués du génie des affaires. Le principe est d'acquérir à bas prix de vastes parcelles incultes, d'anciens pâturages du piémont par exemple, et de les revendre à un prix incomparablement plus élevé après les avoir subdivisées en petits lots grossièrement aménagés. L'opération prend toute sa valeur lorsqu'on soupçonne l'existence d'eau en profondeur. Certains, partis de rien, ont ainsi bâti des fortunes énormes.

Un exemple récent et très représentatif est celui de 3 associés venus de la montagne d'Alpujarra en 1969 avec pour tout capital... 3 000 pesetas et un vélomoteur, et qui, 4 ans plus tard, possèdent villas, roulent en Mercedès et sont considérés comme les plus gros manieurs d'argent du secteur. Pour eux, l'aventure a commencé par l'achat d'une vaste pièce de terrain de 152 ha, déjà dotée de 2 puits, pour la somme de 29 M ptas, payable en 3 échéances dont la première était fixée au 6e mois. Il leur suffit alors de lotir sans retard l'ensemble de la propriété en petites unités de 10 000 à 12 000 m², vendues immédiatement. Le résultat de la vente se montait à 45 M ptas... Ainsi, pour une opération engagée sans le moindre capital, un bénéfice net de 16 M ptas avait été réalisé en moins de 6 mois, grâce à une habile utilisation des facilités de crédit.

On ne peut négliger, enfin, une dernière catégorie de personnes qui, sans intervenir de façon spectaculaire sur le marché, en conditionne aussi l'évolution. Ce sont les petits propriétaires indigènes qui attendent la montée des prix ou le hasard d'une bonne affaire, en se contentant d'une mise en valeur peu coûteuse pour se garantir des règlements d'expropriation. Ainsi s'explique, au moins partiellement, le forage de nombreux puits et le développement de la vigne, moyen commode d'intensifier une terre sans gros efforts. Il s'agit alors d'une spéculation d'attente.

En définitive, la spéculation intéresse plus ou moins toutes les activités locales. C'est elle qui définit le mieux l'atmosphère pionnière et qui constitue le ressort le plus efficace de la conquête agricole. Le succès collectif de la mise en valeur, aussi bien que la fréquence des réussites individuelles, en légitiment l'usage.

Diputación de Almería — Biblioteca. Nouveau sud en Espagne, Un. Colonisation et pionniers du Campo de Dalías., p. 10

En effet, même si l'on excepte les fortunes énormes trop rapidement acquises et qui restent exceptionnelles, l'ascension matérielle des plus humbles est toujours possible : au plus bas niveau de l'échelle sociale, le journalier immigré peut échapper très vite à sa condition et, dans la plupart des cas, accède en quelques années à la propriété. Le transit continu de la profession de salarié agricole à celle de salarié possédant un lopin, puis à celle de propriétaire-exploitant, représente un cheminement normal. La spéculation en constitue souvent un moyen essentiel, et s'entretient elle-même au rythme des réussites. La meilleure preuve en est fournie par la cadence rapide d'accroissement du nombre des propriétaires agricoles et des petits commerces. De même, quelques indices mesurant la consommation des ménages agricoles révèlent une aisance certaine pour des familles récemment immigrées : les deux tiers d'entre elles disposent de la télévision, plus de la moitié ont des frigorifiques, tandis que les motocyclettes se multiplient.

III. VERS UNE NOUVELLE RÉGION ?

1. *L'anarchie d'un espace en voie de création.*

Le Campo affiche l'apparence d'un immense chantier, d'un monde instable et inachevé. La spéculation foncière, les excès du négoce, manifestent à l'évidence le désordre propre aux régions qui changent si vite qu'il est impossible d'en maîtriser la croissance. La confusion du paysage, l'anarchie de l'installation des immigrants en témoignent avec force.

L'accueil des populations nouvelles se fait difficilement, car le rythme des arrivées est beaucoup plus rapide que la mise en place de l'équipement indispensable. Le caractère spontané du peuplement interdit, en grande partie, tout aménagement préalable, et chacun s'installe à son gré, comme il peut. Il en résulte une désorganisation générale de l'habitat et des services, qui évoque parfois ces campements de nomades nord-africains récemment sédentarisés.

Dans un premier temps, le logement des nouveaux venus est assuré provisoirement par les pensions à bon marché qui ont fleuri dans les bourgades, par quelques amis ou parents chez qui l'on s'entasse tant bien que mal, quelquefois par l'employeur qui fournit un local rudimentaire. Par la suite, il faut trouver un foyer définitif. La construction va bon train. Un peu partout, des maisonnettes cubiques élémentaires surgissent dans la campagne. L'achat d'une petite parcelle pour bâtir est un des premiers soucis de l'immigrant. L'usage de matériaux agglomérés d'utilisation facile permet à chacun de faire soi-même l'essentiel du travail. Aussi, à l'exception des 8 villages de colonisation ordonnés en alignements géométriques par l'INC pour les besoins de ses colons, le nouvel habitat se répartit dans le plus grand désordre. Les constructions les plus nombreuses se disposent au long des routes et à la périphérie des noyaux préexistants qui bourgeonnent en quartiers inorganiques ou en hameaux lâches, simples agglomérats d'habitations, sans rue bien tracée ni centre apparent. Il en résulte une distribution totalement anarchique, ni bien groupée, ni totalement dispersée. Les maisons isolées ne sont pas absentes pour autant : elles se diffusent un peu partout au milieu des champs, surtout dans les secteurs en voie de conquête, comme le piémont.

Dans tous les cas, l'équipement est encore rudimentaire. Souvent, les chemins d'accès sont à peine tracés, l'électricité et l'eau courante font totalement défaut dans les secteurs les plus tardivement habités. L'infrastructure scolaire, enfin, se révèle sans cesse insuffisante pour accueillir les enfants toujours plus nombreux des familles immigrées. Il a fallu construire à la hâte d'énormes écoles dont les bâtiments à plusieurs étages, d'un effet surprenant au milieu de l'essaim des maisons basses, constituent désormais, en bordure des principaux hameaux, un élément familier du paysage.

Les services publics, municipalités et postes sont totalement débordés, ignorent la plupart de leurs administrés perdus dans l'anonymat des installations récentes. La distribution du courrier, par exemple, représente des difficultés presque insurmontables dans les secteurs nouvellement colonisés : nombre de destinataires sont introuvables, égarés parmi les milliers de maisons nouvellement construites, et leur nom souvent inconnu même des proches voisins.

L'équipement commercial est plus satisfaisant. Un peu partout, dès qu'une densité suffisante est atteinte, apparaissent spontanément des boutiques d'alimentation, des cafés. Les bourgades anciennes, surtout, ont développé une infrastructure de services à la mesure des nouvelles populations. El Ejido est devenu le véritable centre des relations régionales, la capitale du Campo. Son aspect dénote d'ailleurs ses origines récentes, et n'est pas sans évoquer la ville légendaire du Far-West américain. Les immeubles de plusieurs étages, de belle apparence, concentrent commerces, banques, cabinets médicaux au long de l'axe de la route nationale, tandis qu'à l'arrière de cette façade trompeuse s'agglomèrent les quartiers poussiéreux de pauvres maisons basses.

Au total, en fonction des degrés divers atteints par la mise en valeur, naissent de saisissants contrastes. Le Campo présente aujourd'hui trois visages différents. A l'aspect méticuleux, au pullulement humain des secteurs complètement aménagés s'oppose violemment la physionomie désolée des étendues encore vierges, rases et désertes, seulement ponctuées de loin en loin par un creux labouré ou quelque cortijo en ruine. Toutefois, il est rare que ces deux visages extrêmes se juxtaposent. Le plus souvent, un troisième type de paysage les sépare, incertain mais curieux, celui des franges pionnières intermédiaires. Là, c'est l'impression d'anarchie qui prédomine : les témoins de la vieille économie, maisons, puits et enclos ruinés, lopins plantés de figuiers d'Inde, s'y mê-

Diputación de Almería — Biblioteca. Nouveau sud en Espagne, Un. Colonisation et pionniers du Campo de Dalías., p. 11

lent confusément aux champs récemment ouverts, aux nouvelles constructions et même, ici et là, aux formes les plus élaborées de la mise en valeur, comme les serres. C'est ici que l'on ressent le mieux la fièvre conquérante qui définit aujourd'hui le Campo, de même que le caractère essentiellement spontané de la colonisation qui s'inscrit ainsi dans le paysage au travers du désordre des aménagements et de l'anarchie des entreprises individuelles.

2. *Une portée régionale plus large.*

L'essor agricole du Campo bouleverse l'organisation traditionnelle de l'espace régional. Au moment même où s'efface la prééminence économique du raisin d'Almeria, assise depuis près d'un siècle sur l'axe intramontagnard de la vallée de l'Andarax et les bassins irrigués de Berja et Dalias, les forces vives se reportent sur les campagnes neuves d'un littoral en pleine croissance. Ainsi, le Campo s'affirme comme le pôle d'animation incontesté de l'ensemble régional, voire comme l'une des pièces maîtresses autour desquelles se construit le nouvel équilibre géographique de l'Andalousie méditerranéenne.

Le pouvoir polarisant du Campo s'exprime avec force en deux domaines essentiels : par l'attraction puissante qu'il exerce sur les hommes et les capitaux, il concentre à son profit les ressources vitales d'un vaste arrière-pays montagnard; en sens inverse, par la propagation des cultures nouvelles et des progrès techniques mis au point sur son territoire, il stimule le renouveau agricole des vegas littorales susceptibles de l'imiter.

Le Campo attire en effet aujourd'hui l'essentiel des mouvements migratoires nés dans la moitié orientale de l'Andalousie méditerranéenne. Au fur et à mesure de son développement, il détourne davantage à son profit les courants orientés jusqu'ici vers des destinations lointaines : en cela, il apparaît de plus en plus manifestement comme un véritable foyer de croissance, réorientant au bénéfice de la région le flot humain qui la fuyait.

L'ampleur de l'immigration définitive a déjà été signalée : elle se mesure par l'arrivée annuelle de centaines de familles jeunes et dynamiques, mais aussi, toutes les fois que la migration s'accompagne de la vente de la tenure familiale au village d'origine et de l'achat d'un lopin dans le Campo, par un transfert de capitaux difficilement chiffrable, mais certainement d'un volume considérable.

Cependant, l'attraction du Campo n'est pas sans contrepartie, et ne peut se réduire à cette simple ponction. Il ne faut pas sous-estimer, en effet, l'importance des courants saisonniers déclenchés par l'appel de main-d'œuvre que provoque, chaque hiver, la récolte des légumes : un peu plus nombreuses tous les ans, des cohortes de jeunes gens quittent les villages de la Haute Alpujarra orientale ou de la Contraviesa, et rapportent au bout de quelques mois l'argent frais nécessaire à l'équilibre du budget familial. La petite paysannerie montagnarde en difficulté, privée, par la mécanisation, de la ressource traditionnelle des migrations de moisson vers les plaines intrabétiques, retrouve ainsi sur la côte une activité complémentaire, depuis toujours indispensable à sa survie. Par la redistribution de cette masse de salaires saisonniers, le Campo favorise donc, provisoirement au moins, le maintien de la vie rurale dans les secteurs les plus déshérités du voisinage.

En se substituant aux grands foyers industriels du Nord pour l'accueil de l'immigration définitive, en relayant les plaines céréalières de l'intérieur pour l'emploi des saisonniers, le Campo centralise désormais les relations de tout un arrière-pays dont il s'affirme comme l'unique pôle attractif.

Sous une forme plus subtile, l'influence régionale du Campo se manifeste aussi par le rayonnement croissant de son système de culture. Vers l'ouest, l'agriculture maraîchère a aujourd'hui envahi toute la frange côtière jusqu'aux confins de la vega de Motril. Dans tous ces petits bassins littoraux voués auparavant à la production de la canne à sucre, l'influence du Campo de Dalias tend, du même coup, à supplanter l'emprise traditionnelle de Motril, dernier bastion des sucriers. Servi par ses réussites éclatantes, l'exemple du Campo a été, de fait, le meilleur instrument de cette conquête légumière. Il a joué pour cela le rôle empirique de centre d'essai, puis de foyer de vulgarisation des méthodes de culture. C'est sur son territoire, et de sa seule initiative, que sont apparues, puis se sont propagées, les innovations techniques révolutionnaires (culture sur sable, abris de plastique), de même que les formules commerciales partout usitées. Il constitue donc pour ce littoral un modèle de développement fidèlement imité et un authentique pôle d'impulsion économique.

Il lui reste cependant à se doter des services centraux susceptibles de structurer cette fonction tacite de commandement régional. Certaines revendications locales pour la création d'un centre de recherches agronomiques appliquées aux cultures maraîchères répondent à cette exigence. Ce centre assurerait en effet, à partir du Campo, la direction scientifique et technique de l'ensemble des secteurs de nouvelle agriculture du littoral. Mais c'est surtout dans le domaine anarchique de la commercialisation des produits agricoles que le Campo a un rôle déterminant à jouer. Il devient de plus en plus indispensable, alors que la production s'accroît sans cesse, d'organiser rationnellement un système démesurément fragmenté et entièrement contrôlé par une foule d'intermédiaires peu scrupuleux. L'ouverture en 1973 de *Mercoalmería* constitue un pas décisif dans cette voie, qui peut faire d'El Ejido la place centrale du négoce des fruits et légumes pour la région toute entière : il s'agit d'un marché de gros d'expédition, semi-officiel, équipé de tous les moyens modernes d'information, de conditionnement et de manipulation. Les transactions y sont placées sous

Diputación de Almería — Biblioteca. Nouveau sud en Espagne, Un. Colonisation et pionniers du Campo de Dalías., p. 12

la responsabilité d'un personnel qualifié et impartial, qui garantit la stricte observation des règlements. Un tel organisme devrait normalement jouer un rôle essentiel dans la fixation des cours pour l'ensemble de la région et, s'il procure aux petits producteurs l'assurance de prix justes, concentrer sur El Ejido les apports d'une bonne partie des secteurs maraîchers de la côte.

L'impact de la colonisation agraire provoque finalement une réorganisation profonde de l'espace économique régional. Point de convergence des courants migratoires, foyer d'origine du renouveau agricole du littoral, le Campo tend à réunir sous sa direction les éléments disparates d'un ensemble géographique jusqu'ici éclaté en petites cellules rurales plus ou moins autonomes. De cette influence unificatrice naît une région fonctionnelle inédite, centrée autour d'un nouveau pôle de croissance au sein duquel s'associent en parts inégales le dynamisme agricole du Campo et, à un degré moindre, l'essor touristique et urbain de la baie voisine d'Almeria.

Cette nouvelle organisation consacre en fait un véritable renversement des rapports économiques traditionnels : en même temps qu'elle accélère la promotion du littoral et l'effacement de l'intérieur, elle tend à substituer aux échanges nord-sud, privilégiés autrefois par les liens de complémentarité nés de l'étagement climatique des basses vegas aux hauts pays (transhumance, migrations saisonnières de récoltes), des relations essentiellement orientées d'ouest en est, et fortement concentrées sur l'axe étroit des plaines côtières. A une subdivision de l'espace en unités transversales appuyées perpendiculairement à la double ligne du rivage et des crêtes, qui se juxtaposaient et s'ignoraient mutuellement, succède une organisation longitudinale, fondée sur la prééminence absolue d'une frange littorale linéaire auquel l'arrière-pays, dépourvu de vitalité propre, s'adjoint passivement, comme un simple réservoir de main-d'œuvre.

Cette mutation capitale est à rapprocher du bouleversement que provoque, sous une forme identique, l'essor balnéaire de la Costa del Sol sur la partie occidentale du versant bétique (6). La colonisation agricole du Campo de Dalias apparaît ainsi, au même titre que le grand tourisme, comme l'un des termes fondamentaux de la restructuration régionale de l'Andalousie méditerranéenne, de plus en plus étroitement conditionnée par cette bipolarisation à partir de Malaga à l'ouest et d'Almeria-Campo de Dalias à l'est. N'échappe plus désormais à cette double influence qu'une étroite section centrale autour de Motril qui, fidèle à la vieille agriculture sucrière et médiocrement affectée par le tourisme, conserve surtout des relations traditionnelles orientées vers l'intérieur et vers Grenade.

(6) Ch. Mignon, Agriculture et tourisme, l'exemple de la Costa del Sol occidentale. *Actes du Colloque de géographie agraire*, Madrid, 1971.

CONCLUSION.

Originalité et signification de la colonisation almériense.

Ainsi, à la différence des entreprises de colonisation tentées jusqu'ici en Espagne, auxquelles on a souvent reproché une regrettable absence de rayonnement régional, la conquête agricole du Campo de Dalias revêt une importance qui dépasse de beaucoup son objet immédiat.

Considéré sous cet angle, son succès acquiert de la sorte un caractère exceptionnel, qui n'est pas sans soulever de problèmes : quelles sont les raisons particulières qui expliquent ce dynamisme extraordinaire ? Dans quelle mesure, notamment, peut-on en attribuer le mérite à l'esprit pionnier qui s'y manifeste avec tant d'originalité, alors qu'il fait le plus souvent défaut ailleurs ?

Il semble que la clef de la réussite réside essentiellement dans l'association des principes d'intervention directe de l'Etat et de la liberté largement offerte aux actions spontanées. A mi-chemin des opérations rigoureusement encadrées et des conquêtes purement individuelles et privées, elle puise son efficacité dans l'appui mutuel que se prêtent deux formules apparemment antinomiques : la puissance des moyens publics permet à l'initiative privée de s'épanouir.

L'intervention de l'Etat a été incontestablement déterminante. Sans elle, toute tentative eût été vaine, car seuls les pouvoirs publics disposent de ressources suffisantes pour créer l'infrastructure nécessaire à la colonisation. L'INC en assurant la maîtrise de l'eau, la Banque de Crédit Agricole en attribuant généreusement des prêts avantageux à l'équipement, ont fourni les moyens indispensables à la conquête spontanée.

L'entreprise privée individuelle a, en effet, constitué le moteur essentiel de la colonisation proprement dite. Le domaine foncier de l'INC demeure très réduit, les exploitations qu'il contrôle et les installations de colons qu'il a présidées très minoritaires : 1 500 hectares, jusqu'ici, ont été regroupés par ses soins et répartis entre moins de 500 familles. A l'issue du plan actuel, le cinquième à peine des surfaces dominées aura été exproprié. Le morcellement ancien de la propriété n'a pas permis de dégager de grandes superficies en « excès », tandis que les tenures particulières situées dans les périmètres d'irrigation ont été rapidement intensifiées. Libre de toute contrainte sur la plus grande partie du Campo, la poussée pionnière résulte donc d'une prolifération spontanée de petites entreprises individuelles. Le lotissement des terres, le peuplement, la mise en culture y ont été surtout assurés par des initiatives privées.

Diputación de Almería — Biblioteca. Nouveau sud en Espagne, Un. Colonisation et pionniers du Campo de Dalías., p. 13

Or, les progrès extraordinairement rapides et brillants de cette colonisation à la fois dirigée et spontanée ont certainement dépassé les prévisions les plus optimistes des organismes officiels.

La formule libérale adoptée ici présente, en effet, l'avantage de laisser à l'individu, propriétaire privé, le maximum d'initiatives et de responsabilités. L'exemple local semble prouver que le ressort déterminant de l'action pionnière, dans le cadre d'une économie de marché, est l'attrait de gros profits individuels, qui seuls suscitent l'enthousiasme indispensable à une telle entreprise. Or, un enrichissement rapide n'est guère concevable sans recours à la spéculation : ainsi, l'efficacité de la colonisation repose largement sur la réussite d'une culture spéculative dont les bénéfices importants permettent l'amortissement, dans un bref délai, des lourdes dettes contractées par l'exploitant, de même que le jeu de la plus-value foncière favorise la redistribution spontanée des terres. Admettre l'efficacité de telles motivations implique que toute latitude soit laissée aux hommes. La liberté en matière de choix de cultures, comme en matière de transactions foncières, apparaît en définitive comme le meilleur gage de réussite.

Le dirigisme étroit, au contraire, se prive du levier essentiel de l'enthousiasme pionnier. Il oppose la sagesse réaliste du planificateur à l'aventure individuelle. En limitant les responsabilités privées, il se charge de la totalité des risques de l'opération et, par là, se condamne à une prudence paralysante qui n'utilise qu'imparfaitement les énergies disponibles. Ainsi, le régime auquel est assujetti le colon officiel le contraint étroitement dans ses possibilités d'innovation créatrice. Le droit de propriété que lui confère l'attribution d'un lot demeure très incomplet et limite considérablement son indépendance. Surtout, la direction de l'exploitation lui échappe en grande partie durant les cinq années de « tutelle ». Sûres, raisonnables, les cultures préconisées permettent d'atteindre un niveau de vie décent, incontestablement supérieur à l'état de sous-développement d'où sont issus la plupart des colons; par contre, elles n'autorisent guère que des bénéfices modestes et confinent les intéressés, par ailleurs grevés de lourdes annuités de remboursement, dans un avenir médiocre, exempt de misère mais dépourvu de l'attrait d'une pleine réussite. Il arrive même qu'un certain désenchantement se fasse jour chez les colons, comme on peut le constater parfois dans tel village de colonisation d'Extramadure ou de la campagne sévillane. En tous cas, l'élan pionnier est absent, faute de motivations suffisantes, et la portée régionale de la colonisation reste souvent limitée : les transformations tendent donc à se limiter aux périmètres officiels et n'influent que médiocrement sur l'économie régionale (7).

La réussite exemplaire du Campo de Dalias met donc en évidence l'efficacité d'une colonisation largement ouverte aux initiatives privées. Elle confirme, par là, les considérations critiques exprimées par certains auteurs mettant en garde contre les inconvénients d'un dirigisme trop étroit, et démontrant l'intérêt de favoriser l'entreprise individuelle (8). C'est d'ailleurs, semble-t-il, la tendance vers laquelle s'orientent de plus en plus les organismes officiels : un interventionisme souple, qui s'illustre aussi bien en France, par l'attitude de la CNABRL en Languedoc oriental (9), qu'en Espagne où la plus grande partie des terres récemment bonifiées sous l'égide de l'INC l'ont été par des propriétaires privés.

(7) J. Wilmet, Le plan de Badajoz et le développement de l'Extramadoure espagnole. *Bulletin de la Société Géographique de Liège*, 1967, n° 3. P. Marthelot, L'irrigation des plaines de l'Ebre. *Bulletin de la Section de Géographie. Comité des travaux historiques et scientifiques*, 1963, t. LXXVI.

(8) J. Naylon, Irrigation and internal colonization in Spain. *The Geographical Journal*, 1967, vol. 133-2.

(9) J. Béthemont, *Le thème de l'eau dans la vallée du Rhône*, Saint-Etienne, 1972.

Formation permanente en urbanisme.

Stages annoncés par l'Institut d'Urbanisme de l'Académie de Paris (Université Paris VIII, route de la Tourelle, 75571 Paris Cedex 12, tél. 808 96 70, p. 389).

Jeu du POS : plans d'occupation du sol et aménagement de l'espace (F. Mellet, 17-22 mars 1975, 40 heures).

La politique néerlandaise d'urbanisme dans la Randstad Holland (P. Merlin, 16-21 juin 1975, 56 heures).

Colloque sur les mégalopoles européennes.

L'Institut d'Etudes européennes (Université Libre de Bruxelles) organise les 20 et 21 mars 1975 un colloque sur les *Mégalopoles de l'Europe du Nord-Ouest.*

Programme : Diagnostic et tendances ; outils de réflexion politique ; maîtrise du développement. Études de cas.

Renseignements : Institut d'Etudes européennes, ULB, avenue F. D. Roosevelt 39, 1050 Bruxelles, Belgique.

Diputación de Almería — Biblioteca. Nouveau sud en Espagne, Un. Colonisation et pionniers du Campo de Dalías., p. 14